

POLE RURAL – Maison de la Recherche en Sciences Humaines de Caen

Séminaire 2017 – 2018

Responsables : Philippe MADELINE et Jean-Marc MORICEAU

Séance du 6 mars 2018

Hervé Bennezon, professeur agrégé d'histoire (Amiens), HDR

**« *Vivre en pays de Santerre au siècle des Lumières :
des campagnes sous influence* ».**

Compte rendu réalisé par Alexis ROBERT et Pierre LIBAUD (étudiants en master 2)

Hervé Bennezon est professeur d'histoire-géographie dans le secondaire et professeur-relais aux Archives départementales de la Somme. Dans sa thèse de doctorat soutenue en 2005 il étudie Montreuil sous le règne de Louis XIV¹ puis, en 2017 il obtient une Habilitation à Diriger les Recherches après des travaux portant sur la police parisienne du xviii^e siècle². Parmi ses thèmes de recherche se trouve une histoire sociale de la ruralité attachée à décrire l'univers culturel et matériel des villageois.

En guise d'introduction, il énonce les principales sources sur lesquelles il s'est basé pour appréhender la société rurale du Santerre³. Les registres paroissiaux, tout d'abord, dessinent un paysage social en mettant en lumière des personnages particuliers comme les soldats, dont l'analyse est complétée par les Archives de la Défense avec les registres du contrôle des troupes. Il a également utilisé la série B (actes de justice seigneuriale) et les rapports de l'assemblée du district de Montdidier pendant la période révolutionnaire, ainsi qu'une correspondance, conservée aux Archives nationales, entre l'agronome Henri Louis Duhamel du Monceau (1700-1782) et un curé de campagne intéressé par l'agronomie. En plus de ce corpus de sources il a dépouillé des actes notariés.

La première partie de l'intervention est une description de la société rurale du Santerre au xviii^e siècle, à commencer par l'aristocratie locale dont les paysans sont largement tributaires, et qui possède de larges territoires dans cette région où la terre est riche. Ils sont en perpétuelle rivalité avec les seigneurs ecclésiastiques et leur présence fluctue au gré des campagnes militaires. Lorsqu'ils en reviennent, ils rénovent et embellissent leurs demeures, y installant une domesticité nombreuse : ce faisant, ils font entrer la modernité du xviii^e siècle dans les campagnes. Les gros fermiers, tentent de les imiter. Ces derniers ont également une forte emprise sur la communauté villageoise du fait des positions qu'ils occupent. Ils sont cependant peu nombreux. À un niveau intermédiaire entre eux et la masse des manouvriers, se trouvent des laboureurs à la richesse variable, détenteurs de trois chevaux au maximum. Viennent ensuite les artisans des villages dont, à partir des années 1720, des *badestamiers*, fabricants de bas de laine travaillant à domicile. Il s'agit de manouvriers engagés dans la milice pour lesquels la communauté s'est cotisée afin qu'ils puissent acquérir un métier à tisser à leur retour. L'on trouve également des épiciers qui vendent des abécédaires parmi d'autres marchandises, un ou des bouchers, des *coquetiers* qui vendent leurs œufs jusqu'à Paris, et des cabaretiers.

Les routes royales amènent en Santerre quantité d'individus, dont des horsains venus parfois

¹BENNEZON, Hervé, *Un village à l'ombre de Paris : Montreuil sous Louis XIV*, (dir. Robert Muchembled), Université Paris 13, 2005, 660 p.

²BENNEZON, Hervé, *Les Missions de Jean Poussot, inspecteur de police parisien au siècle des Lumières*, Université Paris 13, soutenue le 16 juin 2017.

³BENNEZON, Hervé, *La Vie en Picardie au XVIII^e siècle, du café dans les campagnes*, Paris, Les Indes savantes, 2012, 397 p.

de très loin. Parmi eux des chirurgiens qui sont souvent d'anciens militaires, des Normands, des tisserands d'Île-de-France, des jardiniers du pays Chartrain, des filles-mères et des enfants de Paris. Par ailleurs, s'opère également des va-et-vient avec par exemple des retours au pays ou l'arrivée travailleurs, comme dans le cas du Plessier-Rozinvillers où se trouve la première manufacture rurale de bas en Picardie, établie en 1728. Les colporteurs laissent également quelques traces dans les archives. Il existe aussi des liens commerciaux avec des régions plus éloignées, qui sont parfois le fait de simples particuliers. L'on trouve aussi des étrangers, Suisses ou Allemands par exemple qui, au moment de la Révolution, peuvent être des déserteurs ou prisonniers de guerre embauchés à cause du manque de main-d'œuvre dû à l'enrôlement massif. Ils sont cependant souvent mal considérés, mais laissent leur marque dans l'onomastique régionale. L'engagement dans les troupes royales est aussi un facteur de mobilité, qui participe du même coup à dilater l'univers mental des villageois, parfois même outre-Atlantique. En outre, il arrive que certains habitants ayant émigré dans une autre région reviennent au pays pour une durée plus ou moins longue.

Au XVIII^e siècle s'opère un mouvement massif d'émigration des Sancerrois vers Paris qui échappe en partie au chercheur lorsqu'il s'agit par exemple de mendiants ou de prostituées qui ne laissent que peu de traces dans les archives ; les bourgeois et marchands, au contraire, sont surreprésentés. Dans les petites villes comme chez les sans-culottes ruraux qui, sous la Révolution, exercent des charges au sein de la municipalité, on retrouve une onomastique révolutionnaire avec des prénoms qui détonnent dans les campagnes comme Brutus ou Vendémiaire. Hervé Bennezon développe ici les cas d'Amand Leroux et de Dominique Douvri, qui deviennent les relais du pouvoir urbain. François Noël Babeuf (1760-1797, dit Gracchus Babeuf), frappé par la misère des manouvriers dans une région aux terres pourtant riches, joue également un rôle important durant cette période ; il possède d'ailleurs un réseau de sociabilité et une certaine influence dans le Sancerre.

La culture matérielle est elle aussi perméable aux modes et aux nouveautés venues de l'extérieur : perruques, horloges, ou vaisselle de faïence puis d'étain par exemple. Le XVIII^e siècle voit par ailleurs l'arrivée des saladiers et des fourchettes : des habitudes venues de la ville. Le café, quant à lui, semble atteindre le plat pays au milieu du siècle, diffusé par les rouliers et voituriers ; il touche un éventail social très large. Les inventaires après décès font encore mention de la présence de mercure chez les curés ou d'ouvrages d'histoire ou de religion chez des paysans. Au Plessier-Rozinvillers ils sont, dans la seconde moitié du siècle, neuf fois plus fréquents qu'à Montreuil-sous-Bois cinquante ans plus tôt. Il est à noter cependant que les ouvrages d'agronomie sont absents, même si des relais férus d'agronomie popularisent de nouvelles pratiques comme la culture de pommes de terre dans le cas de Parmentier entre autres.

Dans le Sancerre au XVIII^e siècle, on peut ainsi de mettre un lumière une mobilité relativement forte même si la majeure partie des ruraux s'aventure rarement au-delà d'un rayon d'une vingtaine de kilomètres. En effet, outre la présence de marchés dans les villes proches, les routes royales renforcent le lien avec la capitale.

Discussion :

Jean-Marc Moriceau : Dans le cadre de cette conférence bien des pistes ont été ouvertes. Tout d'abord celle de la guerre. Pendant le XVII^e siècle, les campagnes en Europe vivaient dans son ombre. L'attitude favorable à l'égard du soldat ne date-t-elle pas plutôt de la fin du XVII^e siècle quand les soldats sont encasernés, quand il n'y a plus le dégât des troupes ? Il y a peut-être là un changement d'époque ...

Le second élément auquel je pense c'est la pluriactivité. Il arrive fréquemment que dans des provinces en Europe il y ait une double activité, à l'image du manouvrier-serger que Pierre Goubert a mis en évidence dans sa thèse⁴. Troisième axe : les sources avec en particulier la série 2C qui est très

⁴Goubert, Pierre, *Beauvais et le Beauvaisis de 1600 à 1730: contribution à l'histoire sociale de la France du XVII^e siècle*, 2 vol., Paris, France, S.E.V.P.E.N, 1960.

intéressante car elle permet de scruter la mobilité des populations et les échanges économiques. Quatrième axe, l'axe thématique fort de la conférence, l'ouverture des campagnes. Pendant longtemps en histoire rurale on a privilégié les structures, les tendances longues. Puis certains historiens ont voulu inverser la vapeur comme Alain Croix qui a porté quelques coups à Pierre Goubert sur l'ouverture des campagnes⁵, il en est résulté une polémique à laquelle ont répondu Jacques Dupâquier⁶ et Jean Pierre Poussou⁷. Comme toujours en histoire, la réalité n'est jamais d'un extrême ou d'un autre, il y a toujours des formes de mobilité, jamais une immobilité parfaite, en tout cas les campagnes n'ont jamais été fermées.

L'autre débat qui apparaît ici, celui sur la révolution des objets, ouvert par Micheline Baulant et Françoise Piponnier, qui ont scruté l'évolution du niveau de vie à travers l'étude des inventaires après décès dans les années 70⁸. Autre piste pour finir, la question des livres. Il y a des époques où la culture écrite ne pénètre pas directement dans les campagnes, hormis chez les nobles et les ecclésiastiques. Il faut attendre jusqu'à 1740-1760 environ pour voir des livres apparaître chez les laboureurs. Pourtant la masse rurale n'est pas inerte : il y a selon les époques et les milieux des innovateurs plus ouverts intellectuellement et économiquement qui sont les ferments de certains changements comme les maîtres de poste, un rôle occupé par des laboureurs ou des marchands à l'avant-poste de l'information.

Pour toutes ces raisons, cet exposé est une image du XVIII^e siècle qui ne saurait résumer l'époque moderne. C'est un siècle de paix, la guerre est devenue un fléau secondaire et ce climat de sécurité permet la généralisation de changements avant même la révolution.

Hervé Bennezon : Je voudrais rebondir sur le rapport au soldat : en 1636 et 1653 le Santerre a été traversé par les troupes espagnoles puis par celles du Grand Condé, avec leur lot de destructions. Je suis d'accord avec toi, à cette époque-là, la relation au soldat n'était certainement pas celle du Santerre du XVIII^e siècle, un espace avec une forte densité de population avec des jeunes qu'il fallait occuper et qui s'engagent dans la milice puis reviennent après quelques années au pays. Sinon, la diffusion du sainfoin, du trèfle ... Il y a beaucoup de choses qui sont passées par les maîtres de poste dans la moitié septentrionale du royaume. Ce sont de véritables médiateurs culturels et certains lieux sont en effet favorisés, par exemple ce village du Plessier-Rozinvillers, avec ses sans culottes et ses jansénistes dans lequel on retrouve de très nombreux livres dans les inventaires après décès, même chez de pauvres gens.

Christophe Maneuvrier : Je voulais rebondir sur la question des livres. Ils sont bien présents au XV^e siècle chez les élèves des petites écoles ; des livres scolaires constamment revendus et pas chers que l'on retrouve dans les comptabilités et pas dans les inventaires après décès. Sinon qu'en est-il du tabac, du sucre, de l'ivoire ?

Hervé Bennezon : D'abord pour les livres, j'ai cité tout à l'heure les abécédaires vendus par les épiciers. En revanche je n'en ai jamais trouvé dans les inventaires après décès et les comptes de

⁵CROIX Alain, « L'ouverture des villages sur l'extérieur fut un fait éclatant dans l'ancienne France », *Histoire et Sociétés Rurales*, n° 11, 1^{er} semestre 1999, p. 109-146.

⁶DUPAQUIER, Jacques. « Sédentarité et mobilité dans l'ancienne société rurale. Enracinement et ouverture : faut-il vraiment choisir ? », *Histoire & Sociétés Rurales*, vol. 18, n°2, 2002, p. 121-135.

⁷POUSSOU, Jean-Pierre, « L'enracinement est le caractère dominant de la société rurale française d'autrefois », *Histoire, économie et société*, 2002, 21^e année, n°1. Religion et culture dans les sociétés et les états européens de 1800 à 1914 / Varia, sous la direction de Jean-Pierre Chaline. p. 97-108.

⁸BAULANT Micheline, *Meaux et ses campagnes: vivre et survivre dans le monde rural sous l'Ancien régime*, Rennes, France, Presses universitaires de Rennes, 2006.

tutelle, peut-être parce qu'ils n'ont aucune valeur. Ce qui est certain c'est que les garçons sont très largement alphabétisés. Le paysage qui ressort c'est un monde sans trop de livres quand même. Je n'ai pas trouvé de tabac du tout, le sucre j'en ai trouvé une seule fois, de l'eau de vie souvent, mais là encore on est otages de ses sources.

Thomas Paulmier : J'ai une petite question, vous nous parliez des étrangers qui passaient dans le Santerre, quelle était la place des gens de couleur ?

Hervé Bennezon : Alors sur la place des gens de couleur, j'ai seulement trouvé dans la série 2C un français qui est de passage avec son esclave mais ensuite il disparaît, c'est le seul pour l'Ancien Régime.

Pour finir, afin de le contacter à propos des quelques questions que son intervention pourrait susciter, Hervé Bennezon présente son site internet dans lequel il publie ses « pépites » archivistiques : herve-bennezon.com